

CHAMBERY : Conférence mercredi 15 septembre 2021, 16h. Salon de l'Académie de Savoie

**« Dans les yeux de George Sand : *La Savoie de Chambéry, un paradis ! Oui, mais pourquoi ?* » - Marie-Claire Bussat-Enevoldsen**

Monsieur le Président, Mesdames, Messieurs, cher(e)s collègues et ami(e)s

Pourquoi George Sand a-t-elle fait un détour par notre région entre la fin mai et le début juin 1861, alors qu'elle devait rentrer directement à Nohant dès la fin de sa convalescence en Provence ? Que s'est-il passé ? De son court mais intense séjour dans la région de Chambéry, l'on retient ses visites aux Charmettes et au château de Ronjoux. Était-ce seulement pour rendre hommage à son maître ou discuter affaires avec son éditeur parisien, qu'elle opère ce « *crochet épuisant* » décidé en toute hâte ? Et de s'exclamer peu après : « *La Savoie de Chambéry, un paradis !* ». On peut l'imaginer ainsi, c'est charmant, la vraie raison cependant ne serait-elle pas plus intime, enfouie dans un cœur maternel affligé, qui ne pense ni à Jean-Jacques Rousseau ni à François Buloz ?... La perspective change quand voyages extérieur et intérieur s'entrelacent. C'est ainsi qu'un autre itinéraire se dessine au fil des « Lettres » et « Carnets de voyage » de cette période **(1)**, dont nous relèverons les passages les plus significatifs. Ici, l'épistolière remplace la romancière. Elle écrit avec les yeux de son cœur et de son âme, dévoilant sa sensibilité artistique et sa richesse émotionnelle, autant sources d'inspiration littéraire que de fragilité affective.

Notre périple en sa compagnie commence par cet extrait de lettre à Alexandre Dumas fils, à Genève, le 8 juin 1861, après son retour de Savoie. Oui, nous ferons des allers-retours, car l'esprit de cette voyageuse intrépide la devance sans cesse jusqu'en son jardin secret « *Cher enfant, Je suis à Nohant depuis quelques heures. J'ai été absente quatre mois. J'ai couru la Provence et la Savoie ; la Savoie de Chambéry, un paradis ! (...)* Je trouve, le Berry petit, maigre, laid, mais toujours si bonhomme ! Faut-il n'aimer que ce qui est orné, campé, fier et superbe ? J'aime aussi ma vieille maison, et, contente d'avoir trotté sur la crête des montagnes, je suis aise de revoir mon pays plat et mes grands horizons bleus. Voilà mon bulletin. Maurice s'est ennuyé à Tamaris, de voir toujours la mer sans la franchir. Il s'est envolé pour un mois en Afrique (enchanté de l'Algérie). J'ai de ses nouvelles, il est enthousiasmé. Je l'attends pourtant bientôt (...) ». George Sand va devoir déchanter, et faire preuve de patience, car Maurice, le fils bien aimé, a d'autres projets en tête. A force de regarder la mer, il a voulu la franchir, rien de plus naturel pour un jeune homme de son âge. Voilà ce qu'elle répète à qui veut l'entendre, pour se reconforter, mais personne n'est dupe, elle non plus d'ailleurs. La cause du revirement de Maurice est ailleurs. Le charme de ses lettres naît de cette voix maternelle, excessive parfois, qui perce dans le crissement d'une plume spontanée, drôle et virevoltante. Remontons le fil du temps.

En cet automne 1860, une rumeur se répand de Nohant à Paris : George Sand est au plus mal. Les premiers symptômes indiquaient une grippe saisonnière. « J'y suis sujette, disait-elle, ça passera ! ». Or cette fois-ci, ça ne passe pas ! Le diagnostic tombe, fièvre typhoïde jointe à une crise de coliques hépatiques. L'entourage plonge dans le désarroi. On se relaie nuit et jour à son chevet. Leur malade est une battante, elle a 56 ans, la mort devra attendre. En novembre, George Sand retrouve ses esprits, sa plume, et ses impressions plus littéraires que

physiques d'une maladie qui faillit lui coûter la vie... A sa cousine Pauline Villot, à Paris « *Je vous revois, dans mon souvenir, à travers un nuage ; mais je n'ai pas oublié que je vous ai vue un instant. Je n'avais pourtant pas ma tête ; car ce n'est que le lendemain ou le surlendemain que je me suis retrouvée à Nohant. Jusque-là, j'étais dans une ruine, je ne sais où. (...) Vous m'avez donc tous ramenée à la vie. J'ai senti, sur mon lit d'agonie, que vous ne vouliez pas que je mourusse, et j'ai secoué la torpeur finale* ». Et le 25 décembre, à son ami Ernest Périgois, à Nice, traumatisé par un accident de la route « *Le danger n'est-il pas partout et à toute heure ? N'ai-je pas été prise de maladie terrible pour une promenade au clair de lune, par un temps superbe, dans mon jardin ? Du jour au lendemain, étranglée au milieu du bien-être, du calme, de la gaieté, de la santé parfaite, j'étais à la mort. Est-ce à dire que je n'irai plus dans mon jardin et que je ne regarderai plus la lune ? (...) Vous me tentez bien avec Nice ; mais Hyères est plus près, plus chaud, dit-on, et, je crois, moins cher (...) nous comptons visiter tout ce littoral* ».

Tout va très vite avec George Sand ; à peine remise, il est question de repartir, moralement et physiquement, quelle que soit la situation. En cette saison hivernale, l'heure est à la convalescence, les regards se tournent vers le Midi, le projet est sérieux... Ainsi dans sa lettre du 9 décembre au prince Jérôme Napoléon, qui, malgré lui, bousculera les plans de voyage et le cœur de la femme de lettres. Après l'avoir chaleureusement remercié de son attention portée à l'ouvrage de Maurice Masques et Bouffons (Michel Levy) qu'elle a préfacé, elle poursuit « (...) *Quoique guérie, je n'ai pas la permission du médecin pour aller à Paris, où je ne manque jamais de prendre la grippe, et je dois passer février et mars dans le Midi ; je rêve les cistes et les bruyères en fleurs du Piémont ou des frontières françaises ; car ma passion du moment, c'est la botanique. Si vous allez par-là, courir après cette solitude qui fuit les princes, vous êtes bien sûr de me rencontrer dans le coin le plus champêtre et le plus retiré, vous aimant toujours d'un cœur sincère et dévoué tendrement* ».

La botanique, bien sûr... Avant cet automne éprouvant, George Sand avait travaillé d'arrache-pied tout l'été, par passion et par nécessité matérielle, la maison de Nohant reposant sur ses épaules, sa famille, les domestiques, les visiteurs toujours plus nombreux, sans oublier le pied-à-terre à Paris. Tout s'était bien déroulé, entre pièces pour son théâtre de société, et marches consacrées à la botanique, l'entomologie, et la minéralogie. La nuit venue, elle poursuivait son roman La Ville noire. Cependant, entre ses herbiers et ses lettres, il lui arrive d'hésiter. A François Buloz, le 6 août : « *Bien que le roman ...m'amuse beaucoup la réalité du beau, la nature me semble bien préférable à tout ce qui peut sortir de mon cerveau* ». Après des années de brouilles, de ruptures, les vieux compères s'étaient retrouvés deux ans auparavant, à l'initiative du directeur de la « Revue des Deux Mondes ». La romancière était désormais célèbre et tous deux avaient besoin d'argent. Il lui avait proposé de publier en feuilleton son roman L'Homme de neige, dont l'intrigue en Suède, en 1770, a pour héros un montreur de marionnettes. Le contrat sera renouvelé en 1860 pour cinq ans.

Puisque nous allons croiser ce Savoyard, farouche opposant à l'Annexion, originaire de Vulbens, ici dans son château de Ronjoux, acquis en 1830, près de la Motte-Servolex, écoutons-la faire son portrait dans son autobiographie rédigée entre 1847 et 1855 Histoire de ma Vie (HV) [alors parue chez Hachette] **(2)**. « *La Revue des Deux Mondes était rédigée par l'élite des écrivains d'alors. Excepté deux ou trois peut-être, tout ce qui a conservé un nom*

*(...) a passé par les mains de Buloz, homme intelligent qui ne sait pas s'exprimer, mais qui a une grande finesse sous sa rude écorce. Il est très facile, trop facile même de se moquer de ce Genevois têtu et brutal. (...) Il a tenu dix ans les cordons de ma bourse, et, dans notre vie d'artiste, ces cordons qui ne se desserrent pour nous donner quelques heures de liberté qu'en échange d'autant d'heures d'esclavage, sont les fils de notre existence même. (...) j'ai bien envoyé dix mille fois mon Buloz au diable, mais je l'ai tant fait enrager que nous sommes quittes. (...) le despote Buloz a des moments de sincérité et de véritable sensibilité comme tous les bourrus » (HV. pp 1252-53).*

Dans cette autobiographie magistrale et inclassable, qu'elle nomme « l'histoire de mon esprit », elle revendique son identité d'artiste, réitérée dans son article consacré aux Charmettes. Ce « génie narratif » selon Flaubert, dessinait et peignait avec talent. Ses œuvres lui apportaient de substantiels revenus, déjà quand elle était Aurore Dupin épouse de François Casimir Dudevant, père de Maurice. Après avoir gagné son procès de séparation, elle avait repris son patronyme, récupéré l'ensemble de ses biens, et la garde de ses deux enfants, Maurice et sa demi-sœur, Solange. Grâce au succès de son roman Indiana, en 1832, elle avait pu définitivement adopter le pseudonyme de George Sand en littérature comme dans la vie, lui assurant ainsi liberté et indépendance, ce dont Maurice bénéficierait par la suite.

Revenons à Nohant, en ce mois de janvier 1861 glacial. La convalescence de George Sand se précise. Maurice part à la mi-février en quête d'un logement, qu'il trouvera à Tamaris. Sa mère quitte Nohant le 16 février. Elle s'arrête à Montluçon pour rencontrer son géologue, Léon Brothier, ingénieur civil. Elle veut découvrir et observer les forges et les mines, en lien avec la rédaction de son roman La Ville noire. Elle arrive le 20 février à Tamaris, où elle s'installe avec Marie Caillaud, servante amie et actrice appréciée de leur théâtre de société, Maurice, et Alexandre Manceau. Qui est cet homme discret, absent de cette correspondance, qu'elle présente comme son secrétaire, bien qu'inefficace dans la gestion de ses affaires ? Il est connu pour être l'auteur des Agendas (ainsi répertoriés) qu'il tient quotidiennement d'une manière elliptique, souvent enrichie d'un « Madame va bien ». Alexandre Manceau est son amant. S'il n'est pas le premier, sera-t-il le dernier ? George Sand aura bien une gentille relation amoureuse plus tard dans l'année à Nohant avec le peintre Charles Marchal, auteur de la lithographie présentée sur la page d'accueil de notre Académie. De 21 ans son cadet, elle le trouve drôle, amusant, doué. Maurice jubile, cette liaison pourrait servir ses intérêts. Mais Alexandre restera, et Charles partira. Afin d'éclairer cette situation et ses conséquences, évoquons brièvement leur rencontre.

Nohant, décembre 1849 : Maurice présente à sa mère Alexandre Manceau, son ami graveur et auteur dramatique. Un ami de son fils ? George Sand l'accueille à bras ouverts. Le jeune homme tombe sous le charme de cette femme jeune, renommée, d'un mètre cinquante-six, à l'abondante chevelure noire, souvent habillée en homme (sa redingote-guérite est restée célèbre) qui fume « ses cigarettes de paille » ou le cigare, et qui l'observe de ses beaux yeux noirs. Il la dessine, l'écoute, et l'assiste au quotidien. Il est si prévenant qu'il devient son amant au printemps suivant. Elle a alors 45 ans, lui, 31 ans, et Maurice, 27 ans. C'est un drame pour Maurice, il se sent trahi par son ami et par sa mère ! Sa souffrance attisera une animosité tenace. Pour la première fois, Aurore Dupin tiendra tête à Maurice Dudevant. Ainsi quand il obligera Alexandre à quitter Nohant, elle l'accompagnera à Gargillesse, tout en revenant

régulièrement chez elle, à Nohant, sa propriété reçue en héritage de sa grand-mère paternelle. En 1863, la colère de Maurice marié à Lina Calamatta, de 20 ans sa cadette, tout juste mère de leur premier enfant, sera sans appel, le couple d'amants quittera les lieux pour aller vivre à Palaiseau, près de Paris. Ce sera là, où « le si vivant, le si impétueux » atteint de tuberculose, soigné avec amour, décèdera dans ses bras en août 1865. Elle venait d'avoir 61 ans, et lui, 46 ans.

Dans ce drame familial intime, digne d'une tragédie antique, nous entendons la voix d'Aurore Dupin, présente dans certaines lettres et pages de l'histoire de sa vie. Georges Sand portera toujours en elle la fillette très tôt orpheline de père, et l'adolescente solitaire et dépressive, tiraillée entre une grand-mère autoritaire et une mère violente, qui l'oubliait souvent. Les deux femmes se détestaient. C'est donc Aurore qui dictera à George sa définition de l'amour maternel comme étant « l'amour idéal ». C'est elle encore, et non la romancière, qui, après sa séparation douloureuse d'avec Chopin, écrira « *Ma véritable force me venait de mon fils, qui était en âge de partager avec moi les intérêts les plus sérieux de la vie et qui me soutenait par son égalité d'âme, sa raison précoce et son inaltérable enjouement. (...) Si nous n'habitons pas le même enclos d'idées et de sentiments, il y a du moins, une grande porte toujours ouverte au mur mitoyen, celle d'une affection immense et d'une confiance absolue* ». (HV, p. 1500).

Mais en ce printemps 1861 à Tamaris, son fils gardera la porte fermée, malgré des débuts encourageants, comme elle l'écrit le 20 février à ses amis Périgois, à Nice : « *Nous sommes arrivés et nous voilà même installés à une demi-heure (par mer) de Toulon* », où Maurice a trouvé « *pour cinq cents francs (trois mois), les trois quarts d'une petite maison de campagne très bourgeoise, mais extrêmement propre (...) Nous sommes là depuis vingt-quatre heures, par un temps de chien, mais dans un site admirable, au bord de la grande mer, au pied des montagnes, et perchés nous-mêmes sur une colline couverte de pins superbes qui nous cachent entièrement, et qui encadrent les plus belles vues du monde* ». L'artiste est émerveillée. Le 24 février, à son ami écrivain, Charles Duvernet à Nevers, elle brosse un tableau digne d'un Cézanne, avec les accents d'une Madame de Sévigné : « *Le golfe du Lazaret, séparé d'un côté de la grande mer par une plage sablonneuse, vient mourir tout doucement au bas de notre escalier rustique (...) Tout cela est d'un pittoresque, d'un déchiré, d'un doux, d'un brusque, d'un suave, d'un vaste et d'un contrasté que ton imagination peut se représenter avec ses plus heureuses couleurs (...). Nous avons une cuisinière naine, qui est une excellente fille, et un âne nain, baudet d'Afrique appelé Bou-Maza, qui ne mange jamais que des fagots d'olivier sec et qui est devenu fou aujourd'hui pour avoir avalé une poignée de foin* ».

Rien n'échappe à sa vigilance sensorielle, tandis que Maurice regarde ailleurs. Il s'ennuie, et ne supporte plus la présence d'Alexandre. Les deux s'évitent. Le beau séjour va tourner au cauchemar, le ciel s'assombrit, les paysages ne sont plus aussi charmants, l'inquiétude s'installe. Ainsi à Charles Duvernet le 15 mars : « *Maurice a été à Hyères pour la seconde fois, un peu poussé par un dégoût momentané du séjour de Tamaris, où le mistral souffle de temps en temps et plusieurs jours de suite avec une violence inouïe. (...) La mer est le seul vrai chemin, et, quand elle est mauvaise, ce qui arrive souvent ce mois-ci, on est un peu claquemuré* ». Les craintes maternelles se confirment, son fils va l'abandonner. A sa cousine Pauline Villot, le 11 mai « *Moi, je suis tourmentée parce que Maurice veut aller faire un tour en Afrique. (...) j'ai peur qu'il ne veuille pas attendre la fin de ces tempêtes et ça va m'inquiéter atrocement (...)* ».

Le 12 mai, ils visitent le bateau du prince Jérôme Napoléon, dans la rade de Toulon. La mer est horrible et furieuse. Dans son agenda du 13 mai, Alexandre note laconique, et vraisemblablement soulagé : « adieux à Maurice », qui vient de s'embarquer pour Alger sur le yacht princier. A Maurice Sand à Alger, Tamaris, 22 mai. « *Cher enfant, Je descendais hier de la cime du Coudon (...) On me disait que je verrais les montagnes d'Afrique ; mais je n'ai vu devant moi que la mer unie (...) Mais d'Afrique point, et je savais bien que c'était une blague provençale* ». Nouvelle lettre peu après « *Cette fois-ci, il faut retourner à Nohant pour n'être pas dans la gêne avant qu'il soit peu. Nous partirons à la fin du mois au plus tard. Écris-moi à Nohant. **Si je vas à Chambéry, ce sera l'affaire de deux ou trois jours seulement.** (...) Ménage un peu mon Mauricot, songe qu'il me le faut pour achever en paix ma vieille vie. Je te bige mille fois.* » [biger : embrasser]

**Si elle va à Chambéry...** Rien n'est encore vraiment décidé. Suivant les conseils de François Buloz, alors à Paris, elle avait informé son épouse de leur éventuel passage à Chambéry, laquelle montra peu d'enthousiasme à la recevoir, prétextant une installation inachevée **(3)**. Pour l'heure, c'est une Aurore en larmes qu'Alexandre et Marie entourent de leur affection. Ça passera, dit-elle, en préparant les bagages, enrichis des feuillets de son prochain roman, Tamaris (Michel Levy, 1862), une histoire sentimentale née de son observation des mœurs et coutumes des environs. Le 29 mai, ils prennent le train à Toulon direction Lyon. Après une nuit à l'hôtel, ils arrivent en gare de Chambéry le 30 mai 1861. Ils vont séjourner à l'Hôtel de France jusqu'à leur départ pour Lyon le 6 juin. Ce ne sera donc plus « l'affaire de deux ou trois jours seulement » ! A quoi peut-elle bien penser en découvrant les premières crêtes montagneuses ? A ses précédentes escapades alpines ? Cette Savoie printanière qui va la ravir en soulageant son amertume et revivifier son esprit, n'était-elle pas déjà intimement liée à son histoire sentimentale et familiale ? Notre vieille Savoie serait-elle un doux remède aux cœurs désolés ? Les souvenirs devaient défilier au rythme de ce troisième voyage.

Pour mémoire : En août 1834, George Sand veut oublier Venise, sa passion tourmentée avec un Musset malade, déjà rentré à Paris, et retrouver ses enfants à Nohant. Accompagnée de son amant, le Dr. Pagello, médecin de Musset, elle traverse le Simplon, contemple les versants alpins, et médite « *Je n'écris pas un voyage ; je dirai donc seulement que celui-là fut pour moi un perpétuel ravissement. J'eus un temps admirable jusqu'au passage de la Tête-Noire entre Martigny et Chamonix. Là, un orage superbe me donna le plus beau spectacle du monde (...) j'arrivai à Chamonix avant la pluie, dont les gros nuages venaient lourdement derrière moi, faisant retentir les montagnes de roulements formidables et sublimes* ». **(HV p 1288)**. En août 1836, séparée de son mari, avec ses deux enfants et leur servante, Ursule Josse, la voilà traversant la Suisse, direction Genève, où l'attendent Franz Liszt et Marie d'Agoult, en partance pour un séjour à l'Hôtel de l'Union à Chamonix. Elle confie ses impressions dans sa « Xe Lettre d'un voyageur » : « *Moi qui me pique de cette science des voyages... combien à mes dépens je l'ai acquise ! (...) Au-dessus des feux, au-dessus de la fumée et de la brume, la chaîne du Mont-Blanc montrait une de ses dernières ceintures granitiques, noire comme de l'encre et couronnée de neige... Ce que j'ai vu de plus beau à Chamonix, c'est ma fille* ». **(4)** Et sa petite Solange de lui offrir le plus beau des cadeaux : « *Au glacier des Bossons, elle m'a dit : « Sois tranquille, mon George ; quand je serai reine, je te donnerai tout le Mont Blanc* ». **(HV p 1550)**.

Ce sera donc dans la **vallée de Chambéry** « *où les arbres poussent avec une vigueur étonnante* » qu'elle pourra oublier cette mer furieuse qui lui a volé son fils, grâce au « *caractère doucement mystérieux de cette région couverte et enfermée qui semble inviter aux plaisirs de la rêverie et aux charmes de l'intimité* » lit-on dans son article consacré aux Charmettes qui paraîtra en 1863 dans la Revue des Deux Mondes (5) « *C'était le 31 mai 1861, par une chaleur tropicale, la Savoie était un bouquet, toutes les neiges avaient fondu autour de Chambéry. Ce pays et ce moment de l'année sont si beaux par eux-mêmes que malgré moi, en touchant au but du pèlerinage, j'avais oublié Jean-Jacques (...)* ». Certes, la nature environnante l'enchantait, mais elle n'oubliera pas Jean-Jacques, ainsi qu'elle le note le soir même dans son « Carnet de voyage » " *Je ne pensais pas à grand-chose en entrant, je croyais connaître les Charmettes par les descriptions nombreuses que j'en avais lues... Mais j'ai été émue en mettant le pied dans la salle à manger et pour la première fois de ma vie j'ai éprouvé le phénomène de la réminiscence. Il m'a semblé quoique je m'en fusse fait une tout autre idée que je revoyais un endroit oublié mais pourtant connu* ". Ce 31 mai également, les trois voyageurs découvrent sous la pluie et par une chaleur accablante, la cascade de Jacob et à Lemenc, l'église abritant le tombeau de Madame de Warens. De là, elle admire Chambéry, « *ville noire lamée d'argent. La cathédrale et le vieux château font un excellent effet* ». (6)

Le 1<sup>er</sup> juin sous la pluie, ils arrivent à Ronjoux. François Buloz n'est pas encore arrivé de Paris. Dès son retour le 2 juin, ils déjeunent ensemble avant de revenir chez lui. Toujours sous la pluie, ils montent jusqu'au premier hameau de la montagne Saint-Sulpice, terminant la journée au château de la Motte, propriété du marquis Costa de Beauregard absent ce jour-là. Le 3 juin retour aux Charmettes. George Sand désire s'imprégner une dernière fois de la sérénité des lieux, herboriser, et biffer les deux lignes qu'elle avait écrites sur le Livre d'or « *Renié, maudit, toujours victime, sois béni quand même, mon pauvre divin maître* " réinscrites en dessous par le vigilant Alexandre Manceau. En 1863, se souvenant de son écœurement à la lecture des injures grossières contre Rousseau, elle terminera ainsi son article « *Voyageurs, allez aux Charmettes, n'écrivez rien sur le livret, cueillez un brin de pervenche, et ne voyez là que les ombres de Jean-Jacques et de la belle Louise, se promenant tête à tête dans un des plus beaux pays du monde (...)* »

Le 4 juin, George, Alexandre et Marie se rendent à Aix-les-Bains, traversent le lac du Bourget sur un petit bateau, visitent l'Abbaye de Hautecombe, le château de Bourdeau, et la ville d'Aix avant de revenir à Chambéry (7). François Buloz lui demande alors d'écrire un roman en lien avec sa chère Savoie. Ce sera en juillet 1863 chez Michel Levy, Mademoiselle La Quintinie. Ce roman épistolaire retrace l'amour entre Lucie et Emile, dont l'action se déroule parmi les plus beaux sites de la région, le lac du Bourget, la Dent du Chat, le Nivolet, et le château de Bourdeau, cadre de cette histoire, dans laquelle George Sand exprime sa liberté à l'égard de l'Eglise, réitérée à François Buloz en février 1863 : « *Ne comptez pas que je pourrai adoucir ou éluder le fond des choses. Le livre est fait contre le confessionnal. C'est le point de départ et la conclusion* ». La réaction du Vatican sera immédiate, une mise à l'Index de l'ensemble de son œuvre. Le 5 juin, ils font leurs « adieux aux Buloz », avant d'adresser une lettre à Charles Poncy à Toulon [poète et maçon] « *Nous partons demain matin pour Lyon, Montluçon, Nohant. Nous nous portons tous bien. Nous sommes enchantés de la Savoie. Ce sont les âpres*

*beautés de la Provence, avec la verdure normande et les jolies constructions suisses ».* Elle lui conseille d'y passer quelques jours *«vous verrez ce que c'est que des arbres et pourquoi ceux de la Provence ne me satisfaisaient pas. On pourrait dire qu'ici il y en a trop. Mais ils sont si beaux ! (...) Nous avons couru toute la journée et tous les jours par une chaleur étouffante, entremêlée d'orages et de pluies torrentielles. Mais pas un souffle de vent. Les arbres poussent droits comme des cierges (...)* ». Voici ses impressions consignées sur son « Carnet de voyage » avant leur départ *" Le lac du Bourget est un adorable miroir encadré de montagnes assez élevées et d'un aspect à la fois sauvage et doux... Cette verdure dorée par le soleil couchant était fantastiquement belle... A Aix et à Chambéry, les clochers, les encadrements des fenêtres, les arêtes des toits sont en étain brillant comme de l'argent, les toitures en ardoise, les murs un peu sombres... Ici la vigne monte sur les arbres et croise ses berceaux comme en Toscane... Le chemin de fer qui côtoie le lac entre plusieurs fois dans la montagne. Ces tunnels ont pour entrée et sortie des portes crénelées avec des tours. C'est moderne, mais pas poncif et loin de gâter ce délicieux paysage, ça y introduit un détail élégant. C'est beau les chemins de fer, il n'y a pas de paradoxe ».*

Enfin, le 6 juin, ils quittent Chambéry, direction Lyon par le train, où ils passent « une bonne nuit à l'hôtel » écrit Alexandre dans son agenda, mais attristés le lendemain en apprenant la mort de Cavour. Ils prennent le train en direction de Nohant, où ils arriveront le 8 juin en fin d'après-midi. George Sand est épuisée, malade. Inquiet, Alexandre fait venir le médecin, avant de noter dans son agenda : « c'est incroyable comme la maladie abat vite – nature très forte et très vivante ». Effectivement, la voyageuse reprend ses esprits, et sa plume tendrement maternelle, pour Maurice à Alger : *« Nous sommes rentrés aujourd'hui à Nohant à cinq heures (...) je ne suis pas fatiguée, bien que la journée d'hier, de Lyon à Montluçon, soit longue et fatigante. On ne reste en chemin de fer que onze heures, mais on en perd trois à Moulins (...) »* Elle ne peut lui cacher son inquiétude. *« L'essentiel, c'est que tu te portes bien et que tu puisses dire : **Magnifique ! Magnifique ! C'est une jouissance, n'est-ce pas que d'être aux premières loges du beau théâtre de la nature ? J'en ai pris une bonne goulée en Savoie. Il y a peut-être plus beau encore ; mais c'est si beau, qu'on ne songe à rien de mieux quand on y est. Il faudra absolument que nous allions y passer un mois, un de ces futurs printemps. C'est un très petit voyage en somme, et l'on y est très bien sous tous les rapports. Nous y avons couru à travers les grandes averses qui réjouissent fort les Savoyards, privés d'eau depuis des mois (...) Notre pays n'a pas les ressources du sol de la Savoie, qui semble se rire de tout, tant il est vigoureux** ».* Ils ne viendront jamais en Savoie.

Une dernière lettre, à Alexandre Dumas fils, celle citée en préambule et sujet de notre rencontre : *« J'ai couru la Provence et la Savoie ; la Savoie de Chambéry, un paradis ! ».* Le 11 juin, à sa cousine Pauline Villot, à Paris : *« Je suis à Nohant, bien contente de retrouver ma vieille maison tranquille, et d'avoir vu, en courant, une partie de la Savoie, un des plus beaux pays que je sache (...) ».* A Victor Borie, à Paris, Nohant 29 juin *« Mon cher vieux, Je ris un peu pour m'étourdir : Maurice est parti d'Alger avec le prince et la princesse Clotilde [Jérôme Napoléon, familièrement appelé Plon-Plon, et Marie-Clotilde de Savoie] pour Oran, Cadix, Lisbonne. Jusque-là, c'est charmant, c'est délicieux mais, de Lisbonne, il est question d'aller en Amérique (...) mon cœur crie tout bas ».* En août, Maurice arrive en Amérique à bord du

Jérôme-Napoléon. Nohant, 11 août : « *J'ai reçu ta lettre d'Halifax, et aujourd'hui madame Villot m'écrit que votre navire a été rencontré par un bâtiment qui signale votre arrivée à New-York. (...) Je reçois tes lettres qui me donnent du calme et du courage. (...)* ». Mais elle est si lasse de l'attendre, ainsi le 22 septembre « *songe que j'ai été bien sage de ne pas me désoler, mais que ma vaillance, à moi, menace de faire naufrage au port. Je te bige mille fois* ». Début octobre, retour du fils des Etats-Unis. Peu après, George Sand publie Valvèdre, chez Michel Levy, dédié à Maurice Sand. Ce récit à la première personne relate les observations d'un jeune homme parti sur les routes d'Europe à la découverte des « grands monuments de la nature et de l'art ».

Née Amantine-Aurore-Lucile Dupin le 1<sup>er</sup> juillet 1804 à Paris, George Sand décède le 8 juin 1876 à Nohant. Auteure prolifique - plus de 90 romans, des centaines d'œuvres, contes, pièces de théâtre, articles, plusieurs milliers de lettres - elle est la seule femme appartenant au premier groupe d'écrivains de son temps ayant pu vivre de leur plume. Une assistance émue assistera à ses obsèques, religieuses grâce à Solange malgré l'opposition de Maurice, en présence entre autres du prince Jérôme Napoléon, Dumas, Renan, Flaubert : celui-ci confiera « Il fallait la connaître comme je l'ai connue pour savoir tout ce qu'il y avait de féminin dans ce grand homme, l'immensité de tendresse qui se trouvait dans ce génie ». Victor Hugo écrira « George Sand a dans notre temps une place unique. D'autres sont les grands hommes ; elle est la grande femme. Dans ce siècle qui a pour loi d'achever la Révolution française et de commencer la révolution humaine, l'égalité des sexes faisant partie de l'égalité des hommes, une grande femme était nécessaire ». (HV, pp1625-27)

« *Ecoutez ; ma vie, c'est la vôtre* » (HV p 64) nous rappelle celle qui se présente comme l'enfant de son siècle dans Histoire de ma vie (HV p 21, nb 36), autant quête des origines que lieu de méditation et de transcendance d'une femme revendiquant très tôt son statut d'artiste (extraits) : « *Etre artiste ! oui, je l'avais voulu (...) pour sortir de la geôle matérielle (...) pour m'isoler du contrôle de l'opinion (...) pour vivre en dehors des préjugés du monde (...) mais encore, et avant tout pour me réconcilier avec moi-même, que je ne pouvais souffrir oisive et inutile...* » (HV 1259). Se réconcilier avec elle-même : n'est-ce pas cela que nous entendons dans son exclamation « **La Savoie de Chambéry, un paradis !** », cri d'allégresse d'une mère émergeant de sa tristesse à la vue d'arbres poussant « **droits comme des cierges** » ? En peu de mots, l'épistolière-romancière recouvre sa force spirituelle, quitte son purgatoire de larmes grâce à une végétation exubérante qui dessille son regard intérieur. Les thématiques du regard et de la nature s'entrelacent harmonieusement. La femme respire, l'artiste vit et boit ce qu'elle voit, ce qu'elle admire. Souvenons-nous de sa lettre à Maurice à peine arrivée à Nohant le 8 juin : « **C'est une jouissance, n'est-ce pas que d'être aux premières loges du beau théâtre de la nature ? J'en ai pris une bonne goulée en Savoie** ». Une question demeure : Et si Maurice Dudevant, le fils idéalisé d'Aurore Dupin ne s'était pas soudainement envolé, George Sand aurait-elle vraiment séjourné ici à cette époque? Le camarade Buloz était toujours à Paris, Jean-Jacques pouvait encore attendre. A la réflexion, Maurice a eu raison. Grâce à lui, la Savoie de Chambéry a eu l'honneur d'enchanter une personnalité étonnante, et nous, le plaisir de l'évoquer aujourd'hui. Je vous remercie de votre bienveillante attention.

**Marie-Claire Bussat-Enevoldsen**



### Ouvrages consultés

(1) - **Correspondance de George Sand**. IV – 1812-1876. *Wikisource*

(2) - **SAND, Histoire de ma Vie**. Quarto, Gallimard, 2006. 1670 p. *Edition établie, présentée et annotée par Martine Reid*. (Excellente !).

Document de couverture (composition) d'après un tableau du peintre François Auguste Biard. Portraits d'Aurore et Casimir Dudevant, *La Châtre, musée George Sand*.  
Egalement présents, Victoria d'Angleterre, et trois personnages non identifiés. Source : *Musée de la Culture, Plateforme ouverte du Patrimoine (POP)*.

(3) **Pierre Reboul, Errements littéraires**. Presses Universitaires de Lille, 1979

(4) - D'après l'article de Jean Courier, grand spécialiste de George Sand. « Voyage au Mont-Blanc ». Montagne et Littérature, L'Alpe No 26. *Revue trimestrielle*, hiver 2005. Glénat, Musée Dauphinois.

(5) - **A propos des Charmettes**, Revue des Deux Mondes, dirigée par François Buloz. T.48, 1863. *Wikisource*.

(6) **Pierre Reboul**, op.cit.

(7) - Itinéraire inspiré de la préface de Jean Courier, **Mademoiselle La Quintinie**. Presses Universitaires de Grenoble. 2004 (*Collection L'Empreinte du Temps*).